
M A N U S C R I T

***DES COULEURS À FOISON
FONT LE ROI DU TONNERRE***

de Femi Osofisan

traduit de l'anglais (Nigeria) par Christiane Fioupou

cote : ANG26D1425

année d'écriture de la pièce : 1997
année de traduction de la pièce : 2026



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Historique de la création

DES COULEURS À FOISON FONT LE ROI DU TONNERRE a été initialement commandée, conçue et mise en scène au Guthrie Theater (Directeur artistique : Joe Dowling. Directeur : David Hawkanson) à Minneapolis, Minnesota.

La première a eu lieu au Guthrie Lab le 26 février 1997 :

Mise en scène : Bartlett Sher. Scénographie : Nayna Ramey. Création costumes : Devon Painter. Création lumières : Michael Kiaers. Création son : Peter Still. Chorégraphie : Folabo Ajayi. Chorégraphie de combat : John Stead. Direction musicale : Sowah Mensah. Dramaturgie : Michael Lupu et Renu Cappelli. Entraînement vocal : Mira Kehoe. Entraînement geste et mouvement : Marcela K. Lorca. Régie : Chris A. Code. Assistante de production : Sara K. McFadden. Assistante à la mise en scène : Dian Marie Bridge. Assistant au son : Tim Knox.

Avec la distribution suivante :

Igounnoun/Alagemo

Shango

Gbonka/Alapandèdè/Une Fourmi

Timi/Tortue/Une Fourmi

Oya

Ireti/Une Fourmi

La Héronne/Un Porteur/Une Fourmi

Aroni/Un Ancien/Un Porteur/Une Fourmi

Oshoun/Le Chef de chant

Yèyé Iroko

Un Joueur de Tambour/Un Porteur/Une Fourmi

Le Chef des Tambours

Villageois, Oiseaux, Danseurs, Esprits et

Lutins des Arbres :

Musique et paroles

Omari Shakir

T. Mychael Rambo

Shawn Hamilton

James Austin Williams

Melinda Lopez

Mary Easter

Togba Norris

Terry Bellamy

Marvette Knight

Kim Hines

Ahanti Young

Sowah Mensah

La troupe et Alecia Carter,

Tokunbo Okanla, Scholastica Simbi

Femi Osofisan et Tunji Oyelana.

PROLOGUE

L'accueil se fait au son des tambours dundun, des shekere, agogo et flûte accompagnés de chants ; au même moment, les lumières s'allument sur scène, éclairant une place publique dont le centre est dominé par un imposant iroko.

Une foule surexcitée entoure l'orchestre et derrière eux, sur le côté, se trouve une porte recouverte d'un rideau de feuilles de palmiers fraîchement coupées. La foule a les yeux fixés sur cette entrée, en attente de quelque chose. Tout le monde est debout, sauf un petit groupe d'anciens assis sur des petits bancs de bois.

Quand le chant est à son paroxysme, le rideau de palmes est subitement écarté et le Masque, suivi de toutes sortes d'accompagnateurs, de porteurs de fouets et de serveurs, entre sur la place. C'est IGOUNNOUN¹ le conteur.

À mesure que la procession s'approche de l'iroko, le masque grandit de plus en plus jusqu'à être presque aussi haut que l'arbre. Le CHEF DE CHANT exulte. Le masque est maintenant une masse imposante et tournoyante de panneaux d'étoffe de couleurs, répondant malicieusement aux plaisanteries de ses admirateurs, pour la plupart des femmes. C'est le batteur de tambour qui, en changeant de rythme, met un terme à cette séquence.

La danse du MASQUE commence à ralentir et sa hauteur diminue, jusqu'à atteindre maintenant une taille normale, et ceux qui avaient peur auparavant osent toucher et taquiner IGOUNNOUN. Mais il lève la main et pour la première fois on entend sa voix, douce et sonore.

IGOUNNOUN. – Aucun homme ne devrait épouser une rivière, disent nos aïeux !

Exclamations de surprise, de perplexité, etc.

LE CHEF DE CHANT. – Papa Igounnouko, père des Masques, Bienvenue, une fois de plus, du pays des morts ! Cela fait un an depuis ta dernière visite. Mais que viens-tu de dire ?

IGOUNNOUN, *se réjouissant de leur perplexité.* – Mes enfants, Que celui qui sait me donne la réponse : Pourquoi un homme ne devrait-il jamais épouser une rivière ?

¹ Francisation ici du nom yorouba *Igunnun* en « Igounnoun », pour la prononciation du « u » en « ou », comme dans toute la pièce pour les noms d'Oshoun, Ogoun, Eshou... et d'autres *Orisha* ou divinités yorouba. (NdT)

LE JOUEUR DE TAMBOUR. – Igounnoun, nous te saluons !
Ta venue parmi nous est toujours l'annonce de douces nouvelles,
Comme le goût du sel sur la langue.
Mais qu'est-ce que c'est au juste ? Pourquoi ta première salutation est-elle la noix
dure d'une énigme
Qu'aucun de nous ne peut casser ?

UNE FEMME. – Igounnoun, toi qui possèdes tant de contes merveilleux,
Nous l'avouons, aujourd'hui ton énigme est carrément au-delà de notre
compréhension !

UN ANCIEN. – Ou en descendant aurais-tu rencontré Eshou,
Notre père bien connu pour ses embrouilles,
Et il aurait commis quelques torsions sur ta langue de miel ?

IGOUNNOUN. – Vous voulez dire qu'aucun parmi vous n'est capable de me donner la
réponse ?

(Riant de bon cœur).

Bon, alors laissez-moi commencer comme il se doit !

(Il court vers l'autel symbolique situé d'un côté de la scène et lève un coutelas en l'air).

Hommage à Ogoun, dieu du fer !

(À chaque prière, la foule répond « Ashè »).

Honneur à Eshou, *Laaroye* du carrefour !

Honneur à Oroumila, l'esprit qui nous guide !

Honneur aux mille divinités qui veillent sur l'espèce humaine !

Et à nos ancêtres dans tous les coins de la terre !

Et aux grands artistes qui nous ont précédés,

Vous qui m'avez donné votre voix !

Iba ! Iba loni, Iba orisha !

(Il laisse tomber son coutelas et avance en dansant).

Lequel de vous a trouvé une réponse ?

LE CHEF DE CHANT. – Igounnoun, c'est à cause de tes contes étincelants que
chaque année,
Après la récolte, nous embellissons rues et autels,
Déblayons les débris des maisons et marchés, et portons nos plus beaux habits.

LE JOUEUR DE TAMBOUR. – C'est à cause de tes récits, si riches en sagesse et en
rire,
Que les enfants abandonnent l'école, les femmes leur étal,
Les hommes leur travail aux champs, et qu'ils affluent sur la place...

LE CHEF DE CHANT. – Mais cette main que tu nous tends encore, c'est comme un
poing fermé !
Igounnoun, nous ne comprenons pas ton énigme !
Pourquoi un homme devrait-il même penser à épouser une rivière ?

IGOUNNOUN. – Supposez qu'il y pense, mes chers parents. Quelle devra être l'étape
suivante, alors ?

DES VOIX. – Dis-le ! Allez, dis-le toi-même !

IGOUNNOUN. – Mes amis, la réponse est simple :
Si un homme ose épouser une rivière, alors
Il devra aussi faire venir une forêt comme coépouse !

À nouveau, des exclamations : certains se délectent de cette réponse mystérieuse, d'autres se plaignent, d'autres secouent la tête, perplexes.

LE JOUEUR DE TAMBOUR. – Hé ! Qu'est-ce que je viens d'entendre ?
Épouser une forêt par-dessus le marché !
Ah, Igounnoun, le corbeau est un couard, le milan une fripouille.
Mais nous avons toujours cru que l'aigle,
Partout où il lance un défi
Choisit avec audace les espaces ouverts !
Pourquoi tant de dissimulation, père des esprits ?

UN ANCIEN. – Vas-y, et que ce soit clair et vif,
Comme le pénis qui fend la fierté de la vierge
À leur première rencontre sur le tapis de lutte !
Nous te saluons, Igounnoun, mais c'est des explications que nous voulons !

IGOUNNOUN. – Alors très bien, ça va commencer !

DES VOIX. – Nous sommes prêts !

IGOUNNOUN. – La pièce va commencer !

DES VOIX. – Nous sommes prêts !

IGOUNNOUN. – Mes amis, dansez avec moi !

La danse s'anime.

LE CHEF DE CHANT. – Allez, allez ! Père ancestral, ouvre la voie !
La fosse de danse s'adoucit comme un fruit
Et les pieds des danseurs la frappent, kitipa-kitipa-kitipa,
Comme les sabots des chevaux de Shango !
Igounnoun, la danse est arrivée à maturité, et nous sommes prêts !

IGOUNNOUN. – Une énigme !

DES VOIX. – Je prends ! Je prends !

IGOUNNOUN. – Une énigme ! Une énigme !
Si un homme épouse une rivière et par la suite épouse une forêt, dites-moi,
Mes amis, que doit-il faire pour dissiper le danger d'une mort prématurée ?

LE CHEF DE CHANT. – Igounnoun, l'hameçon est le mari du poisson !
Le léopard est au-dessus du chien

L'iroko a une position souveraine dans la forêt
Mais pourtant, quand le Masque apparaît, l'iroko sait
Que son supérieur est arrivé !

UN ANCIEN. – Igounnoun ! Ne filoute pas avec ta chanson, c'est des explications que nous voulons !

IGOUNNOUN. – La réponse est simple, mes amis !
Il devra aller à la montagne et lui demander sa main !
Il devra prendre la montagne pour troisième épouse, sinon jamais dans sa vie
Il ne connaîtra la paix ! Mais c'est une longue histoire, mes amis...

DES VOIX. – Raconte ! Raconte !

IGOUNNOUN. – Alors installez-vous, nous allons commencer.

DES VOIX. – Nous sommes prêts, commençons !

IGOUNNOUN. – Mes chers parents, comme une pluie nocturne,
Cette énigme est venue un jour, dans un éclair !
C'était un jour où je ne faisais que vivre ma vie,
Dansant comme mes pères m'avaient appris à danser.
J'étais en train de porter un sacrifice au grand arbre, l'odon,
Quand – regardez ! – un roi est venu me chercher !

Soudain, un éclair suivi d'un grondement de tonnerre. Le jour s'assombrit presque immédiatement alors que la foule défile pour s'abriter de la pluie annoncée. Un deuxième éclair révèle SHANGO, en haut d'une colline, à cheval, flanqué de GBONKA et TIMI, deux de ses généraux. Ils sont tous en tenue de guerriers et SHANGO porte une petite couronne de cauris et de plumes d'aigle.

La foule les aperçoit et se met à psalmodier : « Shango-O ! Baba Olukoso ! », dans une attitude de respect et de peur. IGOUNNOUN fait signe et sa suite accourt vers lui pour le débarrasser de sa tenue volumineuse de danseur, révélant ainsi son visage peint à la craie blanche.

SHANGO et son escorte descendent de cheval et avancent lentement. Les gens se mettent à plat ventre devant eux en signe de bienvenue, et IGOUNNOUN pose un genou à terre. SHANGO s'arrête à quelque distance de lui. De toute évidence il est quelque peu troublé.

PREMIÈRE PARTIE

UN

SHANGO. – Amenez-moi le danseur !

Les généraux font avancer IGOUNNOUN.

IGOUNNOUN. – *Kabiyesi* !¹

SHANGO l'observe en silence pendant un certain temps.

SHANGO. – Danseur, les hommes deviennent des montagnes...

IGOUNNOUN. – Et les montagnes, *Kabiyesi*, se transforment en poussière !

SHANGO. – Les nôtres disent : Un homme engendre un enfant,
Et plus tard, l'enfant devient père.

IGOUNNOUN. – Mais ils ajoutent aussi, mon impétueux roi :
« L'enfant, même haut de taille, ne devient pas un homme,
Jusqu'à ce qu'il ait grandi
Pour devenir le père de son père ! »

SHANGO. – C'est pourquoi j'ai envoyé chercher le prêtre d'Ifa.
Moi, Shango, j'ai fait venir le *babalawo* dans mon palais,
Et j'ai dit : Oronmiyan-Le-Sans-Égal était mon père,
Mais le fils qui ne surpasse pas son père
Reste un enfant ! Alors, dis-moi, papa Ifa,
Que doit faire Shango pour devenir un homme ?
Alors, il a lancé les noix de divination et il a dit...

IGOUNNOUN. – « Épouse une rivière ! »

SHANGO. – Tout à fait ! Comment tu le sais ?

IGOUNNOUN. – Je suis Igounnoun, Votre Majesté,
J'ai des yeux et des oreilles qui pénètrent jusqu'au tréfonds des secrets !

SHANGO. – Mais à ce qu'on dit, tu n'es que le cordonnier du camp, et tu suis mes
guerriers pour réparer les chaussures...

IGOUNNOUN. – Je répare les chaussures. Et puis je mets ma tenue de danse et
répare les rêves.

¹ Formule de déférence yorouba, équivalente de « Votre Majesté ». (NdT)

SHANGO. – Tu es aussi conteur !

IGOUNNOUN. – Avec mes histoires, *Kabiyesi*, je fais des diamants à partir de pierres !

SHANGO. – Alors dis-moi, que peux-tu faire à partir de braises ?

IGOUNNOUN. – Une fournaise, *Kabiyesi* ! Des flammes dans lesquelles les ambitions font rage, comme des diamants, et puis expirent !

SHANGO. – Le *babalawo* m'a envoyé à toi.

IGOUNNOUN. – Oui, je sais, je vous attendais.

SHANGO. – Tu veux dire que le prêtre t'a dit que...

IGOUNNOUN. – Je suis Igounnoun :
Depuis ma naissance j'ai été élevé dans le temple de la divination !
N'importe quand, n'importe où, dès que des noix tapent sur un plateau,
Leur message est répercuté dans les cavités de mon esprit.
Cette nuit-là, j'ai regardé dans maalebasse
Et je vous ai vu à côté du plateau. Mon roi était accablé.

SHANGO. – Oui, accablé, et je continuerai de l'être
Jusqu'à ce que cet obstacle soit réduit en poussière !
Relève-toi mon ami. Regarde-moi et dis-moi : qui suis-je ?

IGOUNNOUN. – Quand un éléphant passe à côté,
Est-ce qu'on va encore demander : est-ce une brise passagère ?
Le crocodile peut garder la gueule ouverte, quel animal
Va vouloir y entrer pour faire la sieste ?
Shango Olukoso mi ! Pourquoi les gens chantent-ils :

Il fait signe au batteur de tambour de l'accompagner.

« *A feni ti kogila kolu,
A feni Shango fe pa,
Lo le ko l'Eshu
Lo le ko lu Shango,
A feni Eshu fe pa !* »¹

De parfaits étrangers qui n'ont jamais vu votre visage
Tremblent en entendant votre nom !

¹ Seuls ceux marqués par la malchance,
Seuls ceux que Shango veut tuer,
Vont se heurter à Eshou
Ou à Shango,
Seuls ceux qu'Eshou veut détruire ! (NdA)
Voir l'annexe pour les autres chants, où est repris celui-ci en 3. (NdT)

SHANGO. – Mais ça ne suffit pas ! Igounnoun,
Tu l'as dit toi-même : l'enfant n'est toujours pas un homme
Tant qu'il n'a pas accompli quelque chose dont son père
N'avait même jamais rêvé !

IGOUNNOUN. – C'est ce que disent nos ancêtres, *Kabiyesi*, mais en quoi est-ce
important ?
Nous sommes des êtres humains, nous n'avons pas besoin de prouesses
extraordinaires pour vivre une vie heureuse !

SHANGO. – Oui, les êtres ordinaires peuvent penser comme ça.
Mais je suis Shango, fils d'Oronmiyan et de Yémanja !
Tu as entendu ce que le prêtre a dit ? :
En termes clairs, *Kabiyesi*,
Épouse une rivière !
Comment un homme peut-il prendre une rivière pour épouse ?
Il se moquait de moi :
Comment accouplies-tu un homme mortel et le corps liquide de l'eau ?

IGOUNNOUN. – Vous l'avez regardé dans les yeux.
Vous saviez qu'il était parfaitement sérieux !

SHANGO. – J'ai conquis plus de territoires que n'importe lequel de nos ancêtres,
Mais ce n'est pas assez !
J'ai poussé plus loin les frontières du pays yorouba, et pourtant ce n'est pas assez !
J'ai assez d'esclaves dans ma cour pour peupler une ville entière,
Pourtant ce n'est pas assez !
Nos champs de coton par-delà les murs de la ville se déploient plus loin que ce que
les yeux les plus perçants peuvent fixer,
Nos marchés peuvent se vanter d'avoir autant de commerçants et de marchandises
que n'importe quelle légendaire terre Ashanti, le pays de l'or.
Et pourtant ce n'est pas assez !
Oronmiyan est toujours le père !
Mais voilà, Oronmiyan est mort ! Mort ! Et moi, Shango, je suis roi !
Aujourd'hui je vais relever ce défi !
Je vais épouser une rivière !

IGOUNNOUN. – Retournez le voir, *Kabiyesi*, le prêtre ne vous a pas tout dit.

SHANGO. – Tu veux dire que tu ne peux pas aider ?

IGOUNNOUN. – Je veux dire, *Kabiyesi*, que vous ne pouvez pas payer ce prix !

SHANGO. – Quoi ! Tu m'appelles Shango, et tu dis qu'il y a quelque chose qu'il m'est
impossible de faire ?

IGOUNNOUN. – Et c'est trop dangereux.

SHANGO. – Est-ce simplement dangereux ou est-ce impossible ?

IGOUNNOUN. – Aucun homme ordinaire ne peut épouser une rivière, Votre Majesté !

SHANGO. – J'ai voyagé toute la nuit. J'ai besoin d'une autre réponse !

Les Généraux jettent IGOUNNOUN à terre.

IGOUNNOUN. – D'accord. Je peux vous aider mais laissez-moi vous avertir des conséquences, *Kabiyesi* ! Si vous réussissez à épouser une rivière, il faudra...

SHANGO. – Tu me le diras après. Une fois que c'est fait.

IGOUNNOUN. – Dans ce cas, marchez jusqu'à l'*odon*, l'arbre sacré. Demandez-lui son fruit, et cueillez-le !

SHANGO. – L'*odon* sacrée... !

Qui, depuis la nuit des temps, a déjà grimpé dans cet arbre, sans parler de cueillir son fruit ?

TIMI. – Les squelettes de tous ceux qui ont essayé jonchent le sol tout autour de son pied !

IGOUNNOUN. – C'est l'unique réponse à votre problème, *Kabiyesi*, Cueillez le fruit de l'*odon*. Faites un vœu. Et votre voyage va débiter.

Il disparaît.

SHANGO. – Timi, Gbonka ! Partons à la recherche de l'arbre *odon*.

*Ils commencent à avancer, dans un lent enchaînement chorégraphique, et alors qu'ils approchent, on voit que l'arbre lui-même est en train de changer — les feuilles et le tronc s'élargissent et prennent une teinte plus profonde — jusqu'au moment où il se transforme en arbre *odon*. SHANGO s'arrête.*

GBONKA. – Il a dit « Faites un vœu ».

TIMI. – Demandez-lui son fruit.

SHANGO, *fermant les yeux*. – Mère Odon, donne-moi ton fruit ! S'il te plaît, donne-moi ton fruit !

Une pause rapide, puis un énorme fruit apparaît sur l'arbre. Les hommes s'exclament.

SHANGO. – Maintenant, pour ce qui est de grimper et de le cueillir...

TIMI, *déposant ses armes*. – Permettez-moi, *Kabiyesi*...

Il se met à grimper, quand quelque chose comme un jet de sève le frappe et l'envoie s'écraser au sol, les mains crispées sur les yeux.

GBONKA jure et avance en courant pour essayer à son tour, avec le même résultat. Les deux généraux attrapent leurs talismans en hurlant des incantations, et à nouveau se précipitent sur l'arbre, mais une fois de plus pour le même résultat. Tandis qu'ils tombent, SHANGO tourne autour de l'arbre avec méfiance, de plus en plus en colère. Finalement, il prend une décision.

SHANGO. – Timi, Gbonka ! Les dieux se moquent de moi ! Mais il n'y a pas qu'une seule façon de cueillir un fruit. Faites tomber cet arbre récalcitrant !

Sortant son épée, il attaque l'arbre, rejoint par ses généraux. Bientôt, on entend un fort grognement, et le fruit tombe par terre avec fracas. Poussant un cri triomphal, SHANGO se dirige vers le fruit. Dès qu'il le touche, il s'ouvre en deux et ALAGEMO, l'incarnation humaine du caméléon, sort en dansant. C'est, de préférence, le même acteur qui jouait IGOUNNOUN.

ALAGEMO. – Maître, je suis ici pour exaucer tous vos vœux !

SHANGO. – Encore toi, Igounnoun ? Comment est-ce que...

ALAGEMO. – Non, ce n'est plus Igounnoun, c'était juste un de mes masques. Appelez-moi Alagemo¹, *Kabiyesi*, le Caméléon, capable d'infinies mutations ! Vous avez cueilli le fruit de l'*odon*, l'arbre sacré d'Eshou, mon maître ! Vous avez réussi un exploit que personne jusque-là n'avait pu faire ! Et pour vous récompenser, mon maître m'envoie pour vous servir. Je suis à vos ordres, roi Shango ! Je suis tenu d'exaucer trois de vos vœux avant de disparaître !

SHANGO. – Je te dis bienvenu, Alagemo, à mon service !

ALAGEMO. – Je vous servirai, mais soyez prévenu. Parce que vous m'avez libéré par la violence, nous nous séparerons tous les deux par la violence !

SHANGO. – Je suis Shango, la violence ne me fait pas peur !

ALAGEMO. – Bon, alors commençons. Faites votre premier vœu !

SHANGO. – Mon vœu est d'épouser une rivière !

ALAGEMO. – C'est simple. Savez-vous jouer du tambour et danser ?

SHANGO. – Je suis un soldat, et un artiste !
Et je règne aussi sur les hommes. Est-il possible d'être tout cela et de ne pas savoir danser ?

ALAGEMO, *en riant*. – Très bien, alors suivez-moi !

¹ Prononcer le « g » de « Alagemo » comme dans « gâteau ». (NdT)

DEUX

Quelques semaines plus tard. Le palais subaquatique de la princesse OYA : sa splendeur est à la hauteur de la réputation d'OYA, censée être fabuleusement riche. En ce moment, OYA est en train de faire tresser ses longs cheveux. Ses suivantes, dans des couleurs différentes, ressemblent à des poissons des fonds marins. Elles chantent pour tenir compagnie à la princesse.

OYA. – À quoi bon, Ireti ? Tous les matins et tous les soirs, nous observons les mêmes rituels. D'abord tu me coiffes, puis les femmes me parent d'une tenue extravagante et me décorent de bijoux. Je me regarde dans la glace et oui, je suis magnifique. Et puis, le soir, vous m'enlevez tout ça. Un autre jour passe. C'est l'heure de retourner à mon lit vide et mes rêves solitaires. Pourquoi continuer à me faire belle quand on sait que jamais aucun homme ne me verra ?

IRETI. – Il faut y croire, Princesse. Le devin nous a assurées que quelqu'un viendrait.

OYA. – Oui, et ça fait combien de crues maintenant que nous attendons ? Le devin a trompé mes parents sur leur lit de mort. Je n'aurais jamais dû promettre d'attendre ici dans le lit de la rivière.

IRETI. – Ce n'est pas de votre faute. Vos parents tenaient beaucoup à vous protéger des faux prétendants.

OYA. – Oui, et donc il faut que je dépérisse ici, jusqu'à ce qu'un homme arrive et qu'il démontre qu'il a encore plus de richesses que mes parents ! Mais dis-moi, depuis sept ans que nous attendons ici, combien de soupirants ont pu arriver jusqu'à nous ?

IRETI. – Seulement deux pour l'instant.

OYA. – Et c'était des abrutis ! Des aventuriers qu'Eshou avait envoyés pour se moquer de nous !

IRETI, *souriant*. – Ah, c'est pour ça que ces dernières semaines, vous avez fait monter le niveau de vos eaux pour stopper toute navigation... parce que vous étiez en colère !

OYA. – Je suis une fille de la rivière, mais je suis aussi une femme ! J'ai des désirs. J'ai besoin de quelqu'un à côté de moi, qui me réchauffe le corps quand les nuits sont froides. D'un bras autour de mes épaules. D'une poitrine comme oreiller où poser ma tête. J'ai besoin d'un homme, comme mon père l'était pour ma mère, qui sera toujours là comme compagnon. J'ai besoin d'un mari, Ireti, et je ne vais pas attendre éternellement !

TORTUE, le messager du palais, entre.

TORTUE. – Princesse !

OYA. – Oui, Tortue.

TORTUE. – Il y a deux hommes ici qui veulent vous voir.

OYA. – Des hommes ! D'où viennent-ils ?

TORTUE. – Ils disent qu'ils sont les messagers envoyés par le roi Shango.

IRETI. – Le roi Shango !

OYA. – Tais-toi, Ireti ! Tu ne te rends pas compte de l'affront ! Il n'est pas capable de venir lui-même, il est trop occupé peut-être !

TORTUE. – C'est d'autant plus impressionnant, Princesse. On était en train de dire combien il est difficile pour les gens d'arriver jusqu'ici. Et maintenant quelqu'un envoie des messagers !

OYA. – Il frime !

IRETI. – Et alors ! Dis-leur de venir, Tortue !

OYA. – Attends ! Ils sont comment ?

TORTUE. – Bizarres, pas comme des êtres humains normaux. Comme... comme des poèmes.

IRETI. – Comme des poèmes ! Comme c'est romantique !

OYA. – Comment sont-ils venus jusqu'ici ?

TORTUE. – Je leur ai demandé. Et ils ont répondu : Dans la barque des désirs. Nos pagaies étaient des chants d'amour !

IRETI. – Allez, fais-les entrer, Tortue !

TORTUE s'en va.

OYA, *se regardant attentivement dans le miroir.* – Est-ce que je suis bien comme ça ?

IRETI. – Ravissante, ma princesse. Aucun homme ne peut vous voir sans être ébloui.

TORTUE fait entrer ALAGEMO et SHANGO puis s'en va. SHANGO est maintenant habillé exactement comme ALAGEMO.

ALAGEMO. – Je vous salue, Princesse Oya !

OYA. – Bienvenue, étrangers, dans notre palais.

ALAGEMO. – C'est notre roi, Shango, qui nous envoie pour vous rencontrer. Il devait venir en personne et tout était prêt, lorsque la mort a emporté sa mère bien-aimée. Et ainsi, il a dû accomplir les cérémonies funéraires. Comme nos barques étaient prêtes,

il m'a demandé de venir à sa place. Je m'appelle Alagemo, et cet homme est mon compagnon.

OYA. – Et pourquoi vous a-t-il envoyé ?

ALAGEMO. – S'il avait pu venir en personne, il vous aurait demandé votre charmante main, Princesse. Il connaît les règles. Qui veut vous conquérir doit d'abord faire étalage de sa fortune, qui doit surpasser celle de vos parents. Il était bien préparé.

OYA. – Et alors, il a flanché ?

ALAGEMO. – Sa mère est morte.

IRETI. – Oya est l'héritière des immenses trésors des rivières et des mers. De telles richesses, aucun œil humain n'a jamais pu les contempler. Vous dites que votre maître en possède tout autant ?

ALAGEMO. – Beaucoup plus ! La richesse, telle que nous la mesurons chez nous, les Yorouba, surpasse tout ce dont vous avez pu rêver dans vos résidences sous-marines ! Mais tout ça pourra être pris pour de la vantardise jusqu'au moment où vous verrez de vos propres yeux ! Mon maître m'a demandé de vous inviter humblement à participer aux derniers rites funéraires pour sa mère. Et après vous pourrez prendre votre décision.

IRETI. – La princesse, malheureusement, ne peut pas partir d'ici avant...

OYA. – Non, c'est bon. Allons-y !

IRETI. – Princesse, mais...

OYA. – Allons-y, Ireti. Et ensuite, nous prendrons notre décision. Soyez les bienvenus, mes amis, pendant que nous mettons quelque chose de plus seyant. Viens, Ireti.

OYA et IRETI s'en vont et les suivantes se mettent à jouer.

SHANGO. – Alagemo, que va-t-il se passer quand elle reviendra et nous verra tels que nous sommes ?

ALAGEMO. – Pourquoi croyez-vous que je vous ai donné ce manteau-là ? Vous allez voir pourquoi on m'appelle le caméléon !

La princesse revient, avec IRETI, toutes deux magnifiquement habillées.

OYA. – Partons.

ALAGEMO. – Ah, Princesse ! Vous êtes tellement belle. Si vous voulez bien patienter, nous aussi allons mettre quelque chose de seyant pour vous accompagner. Tels ont été les ordres du roi.

OYA. – D'accord.

ALAGEMO. – Pouvez-vous tourner le dos s'il vous plaît ?

OYA. – Oh, on peut vous donner une pièce à l'intérieur si...

ALAGEMO. – Pas la peine, princesse. La coutume nous interdit d'entrer dans vos appartements tant que la dot n'est pas payée. Quelques secondes suffiront.

OYA. – D'accord. Tournons le dos.

Elles tournent le dos. ALAGEMO fait signe à SHANGO de jouer. Pendant qu'il joue, les habits des deux hommes changent et prennent les mêmes couleurs que ceux de la princesse.

ALAGEMO. – Eh voilà, nous sommes prêts, Princesse !

Quand elles les voient, les femmes s'exclament.

OYA, *en aparté*, à IRETI. – Regarde, Ireti ! Le même genre d'habits que nous portons !

IRETI. – Ils doivent être riches !

OYA. – Ou sorciers. Essayons encore. Nous allons nous changer et porter quelque chose de plus dispendieux, et voir ce qui se passe. (*À voix haute*). Je suis désolée, Alagemo. Mes coutures viennent de craquer à l'instant et je vais encore devoir changer d'habits. Je n'en ai pas pour longtemps !

Elle s'en va avec IRETI et les suivantes jouent. On apporte des boissons à ALAGEMO et SHANGO.

SHANGO. – Et maintenant ?

ALAGEMO. – Chantez simplement les morceaux que je vous ai appris.

OYA et IRETI reviennent, dans des habits encore plus somptueux.

ALAGEMO. – Princesse, permettez-moi de vous dire, vous êtes tout simplement splendide ! Pas une femme au monde ne peut vous égaler en beauté. Le roi Shango sera émerveillé ! Alors, s'il vous plaît, comme tout à l'heure, donnez-nous quelques secondes.

OYA. – Très bien !

Elle fait un signe et les femmes tournent le dos. SHANGO joue, et comme précédemment, leurs habits prennent les couleurs de ceux portés par OYA.

ALAGEMO. – Nous sommes prêts, Princesse.

Une fois de plus, les femmes sont ébahies devant ces changements.